

“Le polar reste un mauvais genre”

PAR OLIVER GALLMEISTER

Il y a une petite décennie Oliver Gallmeister, 45 ans, a créé sa propre maison d'édition. Son pari de ne publier que de la littérature américaine, et tout particulièrement du roman noir, fait aujourd'hui de lui l'héritier incontesté du grand Guérif. Entretien avec ce passeur prolifique, à l'occasion du festival international Quais du polar, du 1^{er} au 3 avril à Lyon.

Marianne : Quel est votre parcours et comment est venue cette idée toujours un peu folle de fonder une maison d'édition ?

Oliver Gallmeister : Je viens d'une formation très classique, Dauphine, Sciences-Po. Programmé pour travailler dans une entreprise, ce que j'ai fait pendant dix ans. J'ai commencé dans l'audit, chez Arthur Andersen, puis dans la distribution chez Hachette. Et je n'étais pas très heureux là-dedans... J'ai voyagé aussi et vécu à l'étranger, en Hongrie. En fait, je suis lecteur depuis toujours et notamment beaucoup de littérature américaine. J'ai eu ma période SF mais mon premier vrai polar c'était *Une danse aux abattoirs*, de Lawrence Sanders. Auparavant, vers 11 ans, j'avais bien sûr goûté à Agatha Christie et aux Masques avec couverture jaune que ma mère, insomniaque, lisait à raison d'un par nuit. Un jour, mon libraire

m'a fait lire *la Traque*, d'Herbert Lieberman, je devais avoir 15 ans. Étonnamment, lors d'un cours d'introduction à la culture populaire américaine à Sciences-Po, j'avais présenté un exposé sur les tueurs en série. Et le prof avait fait venir un certain Jim Nisbet, grand auteur publié en France grâce au soutien sans faille de François Guérif, et qui était un copain de cet enseignant. Bien plus tard, j'ai revu Nisbet au festival de Pau et lui ai dit : « *Je suis ravi de vous voir, parce que vous êtes le premier écrivain que j'ai rencontré dans ma vie, il y a plus de vingt ans.* » Il m'a répondu que mon compliment le faisait terriblement vieillir...

En tout cas, c'est à cette époque, celle des premiers livres de Maurice Dantec, *la Sirène rouge*, *les Racines du mal*, que je me suis réellement plongé dans le polar. C'était aussi la grande période d'Ellroy. Ses romans de la fin des années 80, moi je les ai lus vers 1990-1991. Quand on est

étudiant, on a le temps, j'ai donc lu tout Ellroy et j'ai basculé totalement dans le culte de Rivages/Noir. La collection de Guérif avait quatre ou cinq ans d'existence. Sur les tables des librairies, on trouvait à part égale la Série noire de Gallimard et Rivages. Puis, peu à peu, les auteurs américains ont disparu de la Série noire. Or, pour moi, depuis presque un siècle, le roman noir est américain. Point barre. Et là, c'était le feu d'artifice, découvrir à 20 ans Jim Thompson, David Goodis, Ellroy, puis Tony Hillerman, Westlake, Leonard, James Lee Burke, c'était incroyable.

Comment avez-vous imaginé pouvoir trouver votre place entre des collections comme Rivages, la Série noire et tous les autres éditeurs qui publient, avec plus ou moins de talent, du polar ?

O.G. : Je n'avais pas encore l'idée de devenir éditeur ! Au départ, un



que des choix de passion. Il y a à cet égard un paradoxe français : nous sommes les premiers lecteurs de romans noirs, les trois quarts de leurs auteurs sont méconnus dans leur propre pays et même quelquefois par leurs propres éditeurs. Mais, et c'est typiquement français, on considère que ce n'est pas de la littérature. Au niveau global, ça reste, comme dirait France Culture, un « mauvais genre ». C'est insupportable. Dans une librairie américaine, Franzen est à côté d'Ellroy ! C'est juste un genre romanesque. C'est comme si on disait que Victor Hugo était un écrivain de genre parce qu'il écrivait des romans d'aventure ! C'est inepte !

Comment en finir avec ce paradoxe ?

O.G. : Même nous, les éditeurs, nous nous enfermons dans cette forme de marginalité. Pour « Néonoir », mon idée au départ était d'en faire une collection « blanche ». Nous avons pondu 89 projets de maquette en ce sens. Et puis je me suis rappelé une chose : quand on imprime un livre en France, il est codifié de manière informatique et du coup on doit lui donner un genre. S'il est codifié « polar », il se retrouvera sur la table des polars.

Difficile donc de sortir de cette classification ?

O.G. : Oui, mais il est absurde de ne pas citer Ellroy parmi les 10 plus grands auteurs américains vivants. De même que, parmi les classiques du XX^e siècle, Hemingway, Steinbeck, Fitzgerald, il faut mettre Thompson, Hammett, Chandler, c'est du bon sens, c'est de la culture.

Revenons à l'idée de départ. Éditer des livres que vous aimiez...

O.G. : Oui et surtout la littérature de l'Ouest et des grands espaces, parce que c'est l'univers qui m'attire le plus. Le polar était pour moi une aspiration parallèle au projet d'origine. Aujourd'hui, la maison a 10 ans et, en grand format, nous publions somme toute très ➤

éditeur n'est rien d'autre finalement qu'un lecteur. Et également le produit des autres éditeurs. C'est un peu comme les compagnons de France. Nous sommes des artisans, nous devons tout à nos maîtres. Pour moi, Rivages, ce n'est pas simplement une belle collection de polars, c'est la plus belle collection de polar au monde. Il n'y a pas d'équivalent, dans aucun pays. C'est la seule maison qui regroupe tous les auteurs que j'ai évoqués.

Mais comment l'élève admiratif en est-il venu à se dire que lui aussi allait creuser son trou ?

O.G. : Il n'y a pas un projet déterminé. Tous les éditeurs vous diront la même chose. On fait les livres qu'on aime. Il y avait dans ma bibliothèque une poignée de bouquins en anglais non traduits et que j'avais envie de voir publiés. Après on structure, pour faire une collection, et éventuellement un projet éditorial. Mais ce ne sont

OLIVER GALLMEISTER, le fondateur des éditions Gallmeister.



La Marche du mort, de Larry McMurtry, 512 p., 25 €.

Texasville, de Larry McMurtry, 560 p., 11 €.

Sukkwan Island, de David Vann, 220 p., 22,10 €.



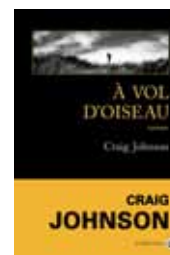
LARRY MCMURTRY



DAVID VANN



LANCE WELLER



CRAIG JOHNSON



BENJAMIN WHITMER



john foley / opale / leemage - diana matar / gallmesiter - philippe matsas / opale / leemage - johnson / gallmeister

► peu de polars. Mais en lançant la collection de poche « Totem », en 2010, nous avons pu assumer des projets un peu fous comme de traduire tout Ross Macdonald, qui est une des icônes du genre, ou des gens comme Larry Brown.

Quelle est l'épine dorsale de Gallmeister aujourd'hui ?

O.G. : Nous sommes une maison d'édition de littérature américaine. Le noir représente un bon tiers de notre production mais une « sensibilité de noir » irrigue finalement tout notre catalogue. L'apport de la littérature américaine tient en trois points : le rapport à l'espace, une composante religieuse fondée sur le protestantisme, le poids de la prédestination et de la rédemption, et enfin la capacité très forte qu'ont les Etats-Unis à pouvoir se raconter, de manière consciente.

Votre idée, c'est de réunir des auteurs illustrant ces trois aspects ?

O.G. : Honnêtement, ce sont des choses que je formule depuis un an ou deux seulement. Au départ, c'était instinctif. Et je me posais beaucoup de problèmes. Quand nous publions *Sukkwan Island*, de David Vann, on le met où ? Je le sentais mieux en « blanche », mais la sensibilité est la même que des auteurs de noir. Un auteur comme Lance Weller (*Wilderness*) trouverait parfaitement sa place dans la collection « Blanche » de Gallmeister.

Comment dénicher-vous vos auteurs ?

O.G. : Maintenant, j'ai assez d'assise pour publier des livres qui ne sont pas encore édités aux Etats-Unis. Par exemple, Lance Weller est à mon avis un des meilleurs écrivains de notre

catalogue. J'ai acheté son prochain livre qu'il n'a pas réussi à vendre aux Etats-Unis. On l'a travaillé ensemble et, publié ou pas entre-temps là-bas, il sortira ici en 2017. Idem avec Peter Farris dont *Dernier appel pour les vivants* n'a pas du tout marché, mais j'adore. Son deuxième livre n'a pas trouvé preneur aux Etats-Unis, mais je vais le publier, quel que soit son destin. Une maison d'édition digne de ce nom suit ses auteurs.

Justement, vous avez des préférences ?

O.G. : J'aime tous ceux que je publie mais, oui, il y en a une poignée dont je suis vraiment amoureux. Benjamin Whitmer typiquement. Je l'ai découvert sur Internet. Il avait reçu un prix d'un fanzine de polar américain et j'ai acheté les droits de *Pike*, moins de 2 000 €, à une petite maison un peu anarchiste de

la côte Ouest. Pour *Cry Father*, le suivant, on a travaillé ensemble, on a échangé. Et Benjamin est devenu un ami, réellement.

Comme François Guérif, vous attachez une grande importance à la qualité de la traduction ?

O.G. : Essentielle. On ne va pas revenir sur la polémique concernant les traductions foutraques de certains éditeurs. Aujourd'hui, je le dis tranquillement.

Comment le « métier » vous a-t-il accueilli, hier et aujourd'hui ?

O.G. : Une dame comme Anne-Marie Métaillié m'a beaucoup aidé, tout comme Laurent Beccaria, le patron des Arènes, et Dieu sait que nous sommes différents ! Il m'a permis de trouver un diffuseur, sans lui, je n'existerais pas. Voilà ma marraine et mon parrain. Les crocs-en-jambe ont été assez rares finalement. Il y a quand même dans l'ensemble un esprit confraternel. Certains ne m'aiment pas et c'est normal. Très peu ont tenté de me causer vraiment du tort...

Vos fiertés particulières ?

O.G. : Remettre un auteur oublié en

selles. Larry McMurtry par exemple. C'est un monument, mais il était passé à la trappe, ses livres étaient épuisés. Pour le faire revivre, et justifier plus tard la publication d'un inédit, il faut une dynamique éditoriale préalable, recréer un lectorat. François Guérif sait faire ce travail mieux que quiconque, redonner une sorte d'accoutumance à un auteur quasi invisible.

Quelles sont les grosses ventes de Gallmeister à ce jour ?

O.G. : David Vann incontestablement : 300 000 exemplaires de *Sukkwan Island*, toutes collections confondues (grand format, Totem, Folio, etc.). Sinon, nous en sommes à près de 200 000 exemplaires avec les sept livres publiés de Craig Johnson. Ayana Mathis ou Larry McMurtry sont aussi des beaux succès.

Mais pour ce qui concerne le noir pur et notamment les romans de la collection « Néonoir » ?

O.G. : Prenez *Pike*. Avec un accueil formidable de la presse, tous formats confondus, il plafonne autour des 9 000 exemplaires. *Cry Father*, le suivant, est à moins de 3 000. C'est un livre sur lequel on perd de l'argent, mais ce n'est pas grave.

Wilderness, de Lance Weller, 416 p., 10,60 €.

A vol d'oiseau, de Craig Johnson, 336 p., 11 €.

Cry Father, de Benjamin Whitmer, 320 p., 16,40 €.

Pike, de Benjamin Whitmer, 288 p., 16 €.

Pike aux States, c'est au minimum cinq fois moins... Tous les auteurs de « Néonoir » vendent beaucoup plus chez nous. Mais, en réalité, il n'y a pas d'économie pour cette littérature. Elle était populaire, elle ne l'est plus sans avoir pour autant gagné ses lettres de noblesse, hors quelques cercles de connaisseurs. Du coup, la vraie littérature populaire ce sont les Franck Thilliez, les best-sellers type *la Fille du train*, ces choses-là...

A qui la faute ?

O.G. : Eh bien, il y a un double discours dans les milieux culturels concernant le roman noir : « Oui, c'est bien, mais pas très chic. » Du coup, ça ne viendra jamais à l'idée d'un jury littéraire dit généraliste de sélectionner par exemple un roman de Benjamin Whitmer, qui en vaut pourtant bien d'autres.

En revanche, Envoyée spécial, d'Echenoz, pourrait être sélectionné.

O.G. : Exact, lui qui fait du roman noir sans le dire. Et chez Minuit ! Ou alors à l'image d'un Pierre Lemaitre, il faut accepter une sorte de concession commerciale... et obtenir le Goncourt. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALAIN LÉAUTHIER

QUAIS DU POLAR DE LYON

En matière de flux migratoires, les Quais du Polar de Lyon* sont à l'avant-garde. Voilà maintenant douze ans qu'on vient du monde entier y célébrer pendant trois jours les vertus de la littérature dite encore de « mauvais genre » et, d'une certaine manière,

l'universalité de la culture. Avec près de 130 auteurs, l'édition 2016 ne déroge pas à la règle, portée par quelques écrivains rares, comme Richard Price, James Lee Burke (ce dernier, hélas, uniquement en visioconférence) ou David Peace. Après le demi-siècle de la Série noire l'an dernier, on y fêtera cette fois

les trente ans d'existence de sa rivale, Rivages/Noir, la collection préférée de James Ellroy, dont le fondateur, François Guérif, raconte longuement son aventure dans le nouveau hors-série *Polar* de Marianne, désormais disponible dans tous les kiosques.

* Tout le programme de Lyon sur quaisdupolar.com/



HORS-SÉRIE "MARIANNE"

Le nouveau "Hors-Série Polar" vient de sortir, avec notamment

"Les 30 auteurs français qui comptent", "Rivages/Noir a 30 ans".